

Une promenade

Par Phan Văn Trường JJR 64 pvtruong@hotmail.com



Je ne sais quel pressentiment me poussa à sauter dans un taxi pour me rendre à ce coin de carrefour des rues Nguyễn Tri Phương et Nguyễn Trãi à Saigon. Coin où se trouve précisément une clinique, là où il me fut donné de le rencontrer.

Devant, quelques taxis, quelques cyclos qui attendaient nonchalamment les clients à la sortie. Ni atmosphère de fête, ni temps de morgue. Le calme du crépuscule, la fin d'une journée comme tant d'autres. Les corps épuisés par une quotidienneté accablante, les esprits hantés par un futur sans lendemain. Ici ou ailleurs on ne pouvait voir que ça, des visages consumés, reflétant une subsistance sans consistance, une régularité sans constance, en fin de compte une médiocrité prolongée et résignée.

Lorsque j'arrivai, un visage devenu familier me dit sans même me regarder : « ça fait déjà trois jours. Ce n'est pas très normal. Car même lorsqu'il lui arrive d'être souffrant, il est là. Il devrait être là ! » Je fus comme secoué par un mauvais sentiment. Un mélange d'amitié, de compassion et de pitié pour la personne. Il s'agit de Thanh, un cyclo-pousse. Rien de plus ordinaire qu'un cyclo-pousse à Saigon pourtant. Avec les éboueurs et les cireurs de chaussures, les cyclo-pousses formeraient sans doute la catégorie sociale la plus facile à classer, ils sont tout en bas de l'échelle. Il n'y aura jamais plus bas qu'eux. Mais de Thanh, il y avait quelque chose en plus, quelque chose qui bougeait en lui : une flamme peut être qui laisse quelques marques...



Je ne sais plus s'il faut commencer notre histoire par le début, par la fin ou voire...par le milieu.

* * *

Promenade en cyclo-pousse. Thanh qui me disait : « Nous les cyclo-pousses, on est un mode de transport à part, anachronique même. Le véhicule est particulièrement adapté à accommoder les malades sortant de l'hôpital. Ceux-ci ont besoin d'un fauteuil confortable roulant à une vitesse qui n'effraie pas. Pour des gens ayant un handicap physique, rien de plus facile pour monter sur le siège, on fait basculer tout le véhicule, et le fauteuil s'offre au client qui n'aura juste besoin que d'avancer et de s'asseoir, comme dans un salon. »

« De plus, nous autres chauffeurs, nous sommes assis juchés assez hauts, nous pouvons voir si nous allons trop vite ou trop lentement. Pas de moteur, mais des tours de pédale venus de muscles humains entraînés, silencieux et attentifs. C'est formidablement plus rassurant et autrement confortable. C'est pourquoi nous attendons tous devant les hôpitaux et les cliniques, c'est là où nous trouvons les meilleurs clients. »

Thanh m'étonnera toujours par ses remarques. Observations et analyses rondement enveloppées ! A chaque fois qu'il terminait une phrase, il riait à pleines dents. Heureux d'être écouté ? Son bonheur était communicatif.

« Le véhicule-cyclo est merveilleux, il me sert de lit pour la nuit et parfois aussi pour la sieste. Sans lui, je ne sais pas si je pourrais posséder un toit. A propos, je ne sais pas combien de courses il me faudrait faire si je veux m'acheter une petite maison. Ca ne me dit rien une petite maison, je n'ai jamais connu la vie dans une maison, sauf pendant ma douce enfance. »

Je lui demandai : « Mais comment êtes vous devenu cyclo-pousse en partant de votre douce enfance ? Avez-vous choisi ce métier ? N'auriez vous pas eu envie de changer de métier quelquefois ? »

« Répondez-moi honnêtement, me retourna-t-il la question. Avez-vous, de votre côté, vraiment choisi votre métier, oui le vôtre ? J'ai beaucoup observé, on ne choisit pas souvent son métier, ni le métier ni d'ailleurs autre chose... les opportunités vous viennent un beau jour que vous ne pouvez pas refuser. Moi, on m'a offert de reprendre un cyclo le jour de mes vingt-huit ans, je n'ai jamais rien reçu d'autres comme propositions dans ma vie. On ne décide que lorsqu'on a le choix n'est ce pas ? »

Un silence. Puis il poursuivit :

« Mais je vais vous dire quelque chose qui vous étonnera : je n'ai pas envie de changer de métier. Vous croyez que toute la populace de Saigon est plus heureuse que moi ? Oh que non, tout le monde doit se battre pour subsister. Pour moi, ça va. Un bol de soupe par repas, tout le monde ne peut en dire autant ! La vraie clé, c'est le bonheur, et parfois sans point d'ancrage, je me sens totalement libre »

Encore un silence.

« Oui, le tout c'est de savoir si on est heureux. Je suis... je crois savoir, que je ne suis pas si malheureux. »

* * *

« Et puis il y a aussi les émotions. Notre métier nous offre sans conteste des émotions ! Une belle fille monte sur votre cyclo avec son décolleté, c'est un délicieux moment à passer. Il m'est même arrivé de superviser des ébats d'amoureux. Rien qui ne soit plus excitant à voir qu'un jeune couple qui s'attouche sur le siège d'un cyclo. Ils attendent que le véhicule passe dans les zones d'ombre, un pincement furtif sur les jambes par ci, une caresse volée sur les seins par là, les oiseaux sont tellement occupés qu'ils oublient totalement le conducteur assis juste au dessus de leurs têtes. C'est drôle qu'on en soit arrivé à s'embrasser dans la rue, sur un cyclo, il faut croire qu'on manque de place dans cette bonne ville. »

Et Thanh de pousser encore des éclats de rire ! Je ne sais si c'étaient les scènes amoureuses ou le fait de s'écouter parler qui l'extasiait. Il poursuivit : « Remarquez que c'est tout aussi marrant d'embarquer une affreuse personne. C'est plus fréquent qu'on ne croit ! Bah, il ne faut pas être injuste envers les gens laids. Ils ne l'ont sûrement pas voulu, on ne choisit pas malheureusement son apparence physique ! Pas plus que le métier, pas vrai ? ». Cette fois il gloussa de rire.

Thanh reprit son sérieux : « Mais vous ne devinerez pas ce qui me donnera toujours la plus grande joie : un nouveau-né dans les bras de sa jeune maman qui monte sur mon cyclo en sortant de l'hôpital. C'est un peu comme si j'offre à quelqu'un le tout premier voyage de sa vie, celui qui va l'emmener vers son vrai foyer ! Vous n'imaginez pas que c'est poignant. »

Je lui demandai : « Et vous Thanh, vous avez des enfants ? Etes vous marié, avez-vous une famille ? Au fait quel âge avez-vous ? »

« Je n'ai jamais été ni mari, ni père. Je n'aurais pas eu la possibilité de devenir un bon mari ou un bon père. A commencer par un toit que je ne pourrais jamais offrir, un foyer que je ne saurais pas vraiment comment créer. »

« Et puis, drôle de question, qui voudrait de moi ! Je suis déjà un peu vieux, ne croyez vous pas ? »

Il réfléchit un bon moment puis poursuivit :

« Je suis un peu un desperado urbain. Comment fonder une famille si vous ne savez pas où vous serez ce soir, où vous garerez votre cyclo demain et après demain ? Mais en tant qu'homme, je ne manque pas d'occasion pour me faire plaisir. Ca, je suis prêt à vous l'avouer »

- Ah oui ? Lui demandai-je.

« Ouais ! Vous ne pouvez pas voir, de votre promontoire, la faune avec laquelle je vis. C'est une faune très sympathique, car simple et tendre. Des gens aux grands cœurs avec lesquels on partage tout, à la tombée de la nuit, sans manières. Je suis en ce moment très amoureux d'une jeune employée municipale. Elle a un travail très difficile, elle balaie les rues et déblaie les égouts. Le soir, canés, on s'assoit souvent pour prendre un thé ensemble.

Thanh me jeta un regard inquisiteur avant de continuer : « un soir, me raconta t-il, je lui dis que je me sens bien de me retrouver avec elle et que je la trouve très jolie ». Elle me dit sans façons : « Viens me donner un peu de ta chaleur, c'est drôle que dans cette nuit pourtant torride j'ai froid. J'ai froid Thanh, me dit-elle. ». « Elle vient de Vinh Long, comme moi. C'est peut être ce qui nous unit. »

* * *

Je n'ai pas oublié comment j'ai connu Thanh. C'était il y a environ trois mois. J'allais souvent à cette clinique pour rester auprès d'un très proche cousin hospitalisé. Un soir, j'étais resté plus tard que prévu. Il pleuvait abondamment. A la sortie, devant la clinique, le désert. Personne en vue. Autant d'appels de taxis, autant d'échecs. Très sombre et très humide soirée.

Dans la pénombre, je remarquais la présence immobile d'un cyclo abrité sous le feuillage d'un tamarinier. Le bonhomme était capé d'une simple couverture plastique dont la surface mouillée luisait à la lumière des réverbères. Cette vue me procura confort : je n'étais pas seul dans ce coin sombre et perdu de la terre.

Le cyclo ne bougeait pas, il attendait. Moi, ça ne me disait rien très franchement de prendre un cyclo. Ça faisait longtemps, peut être cinquante ans, que je n'avais été sur un cyclo. La dernière fois c'était avec ma mère, pour aller au marché. Je devais avoir 12 ans. Depuis, le cyclo était devenu pour moi un symbole d'extravagance touristique, je l'associais volontiers à des courses de touristes flambeurs ou des promenades exotiques hors du temps. Des promenades à 10 dollars, 20 peut être.

Mais là, à la sortie de la clinique, j'étais plutôt coincé. On n'a parfois pas le choix, c'était le cyclo ou rien. Je vins à lui, lui demanda combien. Il ne répondit point, descendit rapidement de son guidon, me poussa dans le ventre du véhicule, remit la bâche de couverture. Puis il commença à pédaler. La pluie tambourinait la bâche, les jantes du vieux véhicule frottaient, tout l'aréopage faisait du bruit, un bruit régulier à la cadence des tours de roues.

Au bout d'un moment je lui lançai : « Vous allez où comme ça ? »

« Il me semble que c'est à vous de me le dire » me répondit-il d'une voix délicate.

« N'importe où, je lui répondis »,

« Ça, je l'ai bien compris ! »

« Comment l'avez-vous deviné ? »

Silence pendant un long moment. Et puis il me dit très doucement :

« J'ai deviné que vous étiez triste, peut être un proche à vous serait il encore à la clinique ? Il nous arrive tous parfois de nous sentir en détresse. Plus rien ne revêt alors d'importance à nos yeux. Je connais plutôt bien ce sentiment.»

« Lorsque votre propre existence, ou celle de vos proches est en jeu, que peut valoir une heure de votre vie, que peut représenter par exemple le prix d'une course de cyclo ? »

C'était crûment dit, mais je crus comprendre pourquoi il devait trouver inutile de parler du prix de la course.

Il poursuivit : « Ce soir c'est un peu spécial, ni vous ni moi ne savons où aller n'est ce pas ? C'est un peu comme si vous pensiez partir vers le vide, et moi, vers le néant. Plus rien ne semble avoir un sens. Et puis cette sale pluie qui ne panse pas la plaie et qui au contraire nous anéantit. »

* * *

Il devait faire huit heures du soir. Nous circulions toujours, lentement, toujours sans savoir où nous allions. Le ciel se dégagait. Les étoiles commencèrent à repeupler la voûte céleste à mesure que les

nuages se dissipèrent. Un ciel limpide enfin, une température fraîche et agréable, comme Saigon sait parfois vous offrir après une longue pluie. Le parfum du soir, qui vous inviterait à une humeur plus souriante.

« Thanh, vous croyez en Dieu ? » lui lançai-je

« Vous pensez toujours à votre copain à l'hôpital n'est ce pas ? me demanda t-il d'une voix délicate. Ouais, mais pourquoi croire qu'il faut croire en Dieu !? » Il arrêta de pédaler comme pour réfléchir et reprit : « Parfois je me décide à m'en remettre à Lui, je Lui demande même miséricorde, rien qui ne surgit, même pas une main secourable, rien qui ne change dans ma vie. Parfois au contraire je me surprends d'oublier son existence pendant de longues périodes, rien qui ne se passe non plus. Que dois-je en conclure : l'existence de Dieu serait donc un non-lieu, un non événement, ... ou alors c'est moi qui n'existe pas !? Evidemment l'archevêque ou le bonze supérieur ne raconteraient pas la même chose.

Je lui demandai : « Thanh, vous avez peut être une religion quand même ? »

- « Oui, me répondit-il. Celle de faire du bien, celle de ne pas faire du mal. »
- Mais encore ? bouddhiste ? chrétien ? ou autre ?
- Je suis bouddhiste mais je ne suis pas inscrit dans le bouddhisme. Je suis chrétien, mais ne suis pas inscrit dans la religion chrétienne. Je ne pratique pas la religion tous les dimanches, mais je la pratique chaque fois qu'il faut faire le bien.
- On ne peut pas mélanger les religions vous savez, des dogmes très différents, je lui rétorquai
- Laissez moi tranquille avec vos guerres de religions me dit-il. Elles enseignent toutes de faire le bien. Maintenant la guerre des fidèles relève de la bêtise des hommes, et passablement de quelques chefs d'église. Pas vrai ? Parlons d'autre chose si vous le voulez bien. A vraiment y penser, je trouve que c'est une chance d'être parfois oublié de Dieu : on s'évite des problèmes d'ordre métaphysique. On devient un peu un ver de terre qui se nourrit, un âne qui bosse, une feuille qui tremble et un pétale qui tombe.

« Thanh, lui dis-je avant qu'il me déposa devant chez moi, je vous propose de venir me prendre tous les soirs à sept heures. Vous me promenez. Je vous paie votre journée pour la course. J'ai très envie de faire une promenade nocturne avec vous après dîner. Tous les soirs, si vous voulez bien. Reposez vous pendant la journée, je vous le demande, car nous pouvons ensuite avoir de longues et fraîches promenades nocturnes. »

* * *

C'est ainsi que tous les soirs Thanh me promenait. Je lui demandais d'éviter de se mélanger à la grande foule des motocyclettes et de rechercher plutôt les coins d'eau, mais je dus admettre que l'eau dormante à Saigon était nauséabonde et ne rendait pas ces endroits fréquentables. Et puis j'oubliais qu'à chaque fois, Thanh devait franchir plusieurs ponts avec leurs dénivelés, ce qui l'obligeait à descendre de son siège pour pousser son cyclo. J'abandonnai l'idée, non qu'il ne s'exécutât pas, je trouvais seulement mes caprices exagérés pour l'homme qui me servait. Il m'emmena également à la rivière de Saigon, mais le vent assez fort du soir n'incitait guère à y passer de longs moments. Au fil des courses, j'appris à ne pas lui demander d'aborder des zones urbaines où les rues sont en pente. C'était simplement pour le ménager.

Thanh avait un côté atypique. Ca m'amusait de le décortiquer, il le savait, mais au fond de lui même il devait vraisemblablement se délecter d'être pour une fois l'objet d'attentions.

* * *

- Thanh, comment trouvez vous la situation d'aujourd'hui pour vous ?

- Mieux pour tout le monde, sauf pour les cyclos. C'est une profession qui se meurt. Bientôt vous n'en trouverez plus. Déjà, il n'y a plus de fabriques de cyclos. Vous en voulez un tout neuf que vous n'en trouverez pas. Il y a eu quelques velléités pour construire des cyclos à moteurs, on découvrit que le tricycle n'est pas stable dès qu'il roule un peu vite. Lorsque les assurances seront obligatoires pour tous les transporteurs c'en sera fini. Vraiment fini.

- Que ferez vous plus tard, lorsque...

- Je n'en sais trop rien. Je ne veux pas y penser. Le seul privilège d'un dernier de la classe, c'est que vous êtes dispensé de penser ! D'autres le font à votre place. De votre trou vous ne disposez d'aucun indice, d'aucun élément, pourquoi perdre son temps à réfléchir? De toute façon on ne risque pas tomber encore plus bas, pas d'inquiétudes à avoir.

- Thanh, lui demandais-je, avez-vous fait des études lorsque vous étiez jeune?

- Oui, pourquoi ? me répondit-il, cette fois d'une voix manifestement plus appuyée.

- A quelle classe avez-vous arrêté ?

- Trop tôt, beaucoup trop tôt. J'aurais aimé faire comme beaucoup, pouvoir passer mon Bac. Mais je n'en ai pas eu cette possibilité. Ma mère était partie de la maison car mon père buvait. Nous étions déjà très pauvres. J'ai décidé de quitter la maison aussi, du coup il n'y eut plus de maison, plus de famille, plus de foyer du tout. Geste que je regrette aujourd'hui car je ne suis pas la seule victime, je ne sais pas ce que ma petite sœur est devenue. Que Dieu me pardonne...elle était si petite, si mignonne.

Je sentis le véhicule avancer fortement tout d'un coup. Un coup de pédale sans doute incontrôlé. Un deuxième coup, puis un troisième. Le cyclo prit de la vitesse. Encore un autre coup puis beaucoup d'autres qui suivirent, le cyclo prenait vive allure. On allait de plus en plus vite.

Je me retournais, je vis Thanh pleurer, sa tête oscillait de manière cadencée à mesure qu'il forçait sur ses pédales. Il ne semblait pas me voir, tout inondé de ses sanglots. Il pédalait très fort, d'un mouvement autrement ample, ses genoux montaient presque jusqu'au menton, son torse court descendait d'un côté et de l'autre, au delà du niveau du siège, afin de pouvoir atteindre le périclé de la pédale.

Thanh pédalait comme un échevelé, le cyclo allait comme un vaisseau fou, je me retournais encore, Thanh sanglotait toujours en pédalant.

- Thanh arrêtez vous, Thanh ! Je gueulais fort pour lui faire comprendre que je n'aimais pas le manège.

Il s'arrêta enfin, descendit haletant de son siège. Il était pâle, presque souffrant. Il ouvrit sa petite bouteille d'eau en plastique, prit une longue gorgée, s'affaissa dans un coin de trottoir en s'adossant sur le mur. Il haletait toujours, je lui demandai si ça allait, il me répondit faiblement: « ça va ! ». Je n'étais pas convaincu. Car il paraissait avoir du mal à respirer.

- « Ca va Thanh? »

Il me répondit d'un ton excédé : « Oui, ça va ! ». C'était le ton de sa réponse qui me rassura. Je lui achetai une autre bouteille d'eau et décidai de le laisser là. Il me jeta un regard plutôt gentil mais las, comme pour me remercier.

- A demain, Thanh. Je lui disais cela, comme pour l'interroger.

* * *

C'était la dernière fois que je le vis. Et c'était notre dernière promenade.

Les jours suivants je l'attendis comme d'habitude, il ne vint pas. Trois jours plus tard, je ne sus quel pressentiment me poussa à sauter dans un taxi pour me rendre à ce coin de carrefour des rues Nguyễn Tri Phương et Nguyễn Trai où je le rencontrai pour la première fois. Devant la clinique, lui qui m'attendait, engoncé dans une bâche luisante d'eau de pluie, et moi, hésitant, qui allais monter sur son cyclo, désespéré de ne pouvoir trouver un taxi, lors d'une soirée d'orage bien triste.

PHAN VĂN TRƯỜNG. JJR 64

pvtruong@hotmail.com